© DR

▶PATRICK VIDAL

L'HOMME MÖDERNE (ÉPISODE 1)

Punk, disco, house, on retrouve Patrick Vidal, chanteur culte de Marie et les Garçons, au début de chacune de ces révolutions musicales. Cela valait bien une interview-fleuve en deux parties.

PROPOS RECUEILLIS PAR PATRICE BARDOT

© DR

Élégant et classe. Patrick Vidal porte magnifiquement les 60 ans qu'il vient tout juste de fêter. On lui en donne facilement dix de moins. Aujourd'hui directeur artistique du balcon de L'Alcazar, il est également sound designer et bien entendu DJ. Son insatiable curiosité musicale lui a permis de traverser les époques, du punk à la house, dont il fut le premier en France à sortir un maxi dès 1986. Dans cette première partie, il évoque pour nous son premier groupe Marie et les Garçons et sa découverte de la disco.

Comment est-ce que l'on découvre le rock lorsque l'on grandit à Lyon à la fin des années 60 ?

On commence par ce que tout le monde écoute à l'époque : Jimi Hendrix et Deep Purple. Chemin faisant, on découvre David Bowie et Brian Ferry, deux façons d'envisager le rock d'une manière plus artistique. C'est ce qui m'a touché puisque j'étais en Arts plastiques au lycée. J'étais également abonné aux deux hebdomadaires anglais, le *NME* et le *Melody Maker*. Sans eux je n'aurai jamais connu Bowie, car *Best* et *Rock & Folk* n'en parlaient pas encore.

Qu'est-ce qui t'a donné envie de former un groupe ?

On s'est rencontrés en seconde avec Marie (Girard), qui jouait de la batterie, et Erik (Fitoussi), qui était le guitariste. J'étais moi-même chanteur et guitariste. Nous avons fait notre premier concert en 1975. L'idée de départ était de jouer des reprises de Bowie et de Roxy Music. Notre première chanson c'était d'ailleurs "If There's Something" de Roxy, on chantait ça avec Marie dans ma chambre. Puis on a découvert le Velvet Underground grâce à Bowie, qui avait produit l'album *Transformer* de Lou Reed. C'était plus facile à reprendre, notamment au chant. Et du coup, on a flashé sur tout cet univers : Warhol, la Factory, et on s'est trouvé nous, lyonnais, des liens inexplicables avec New York.

Malgré ces influences anglo-saxonnes, tu écris en Français…

Le déclic ce fut Dashiell Hedayat, lorsque l'on a découvert son album *Obsolete* (1971). Cela nous a bouleversés, car il prouvait que l'on pouvait chanter du rock en français. Une de nos premières chansons, c'était une traduction phonétique de "Gloria" chanté par Patti Smith, ça donnait : *"Je suis Dieu, le pédé fourgueur de napalm."* Quand tu chantes ça à la fête du lycée devant tes parents, dès la première chanson, ça fait bizarre. *(rires)* J'étais aussi très influencé par William Burroughs. Le texte de la chanson "Garçons", c'est du cut-up à la Burroughs par exemple.

Vous étiez vraiment à part sur la scène rock française de l'époque…

On a toujours essayé de ne ressembler à personne, alors que d'autres, comme Téléphone ou Bijou se revendiquaient des Stones. Nous aussi, on a adoré les Sex Pistols et les Damned, mais on n'aimait pas trop le look rock'n'roll. On refusait de mettre des perfectos. On se sentait plus proche des Talking Heads : des gens en polos qui n'avaient l'air de rien, mais qui sur scène dégageaient une vraie intensité. Ce fut une révélation. Bizarrement je me reconnaissais aussi dans la Factory de Warhol avec des codes qui pourtant ne m'étaient pas familiers : les transsexuels, la drogue. Mais quand on a acheté le magazine *Rock News* dirigé par Michel Esteban, on a vu des photos de Angel Face ou 84 Flesh, on s'est dit qu'à Paris, il y avait des groupes qui aimaient les mêmes trucs que nous. Marc Zermati du label Skydog est venu avec Philippe Manœuvre nous voir à un concert à Lyon. À l'époque, on s'appelait les Garçons Sauvages. C'est Zermati qui a trouvé le nom Marie et les Garçons, qui faisait très nouvelle vague. Il voulait nous signer, mais on s'est mieux entendu avec Michel Esteban, le fondateur de Ze Records. Il était plus dandy et il est aussi devenu notre manager. On voulait toujours sortir de ce carcan rock.

Grâce à Michel Esteban, John Cale va produire le fameux "Rebop Attitudes", votre deuxième 45 tours…

Esteban sortait avec la chanteuse Lizzy Mercier Descloux qui avait de grandes connexions new-yorkaises avec Richard Hell, chez qui elle habitait quand elle allait là-bas, Patti Smith et donc John Cale, que l'on a rencontré lorsqu'il est venu jouer à Paris au Nashville, qui allait devenir plus tard le Rose Bonbon. Il avait un peu décroché de la dope, il avait créé son label, et il s'était mis à produire plein de gens. Mais il n'a pas eu le temps de produire notre premier 45 t, et il nous a dit : *"Peut-être le prochain…"*

> *"La disco était une musique nouvelle avec cette grosse caisse continue, c'était révolutionnaire. On a donc commencé à radicaliser les rythmiques, avec de moins en moins de notes et d'accords."*

C'était un rêve éveillé ?

Tout à fait. C'était un an après le lycée. J'étais en histoire de l'Art, mais je ne savais pas trop quoi faire par la suite. Mes parents n'ont pas trop compris, mais sans les détester, dès que j'ai pu m'échapper, je l'ai fait. De toute manière, je n'avais pas la sexualité qu'ils voulaient puisque je suis pédé, et en plus je faisais du rock !

Vous vous retrouvez donc à New York pour enregistrer…

Au départ, ça ne nous disait rien de sortir "Rebop" que l'on jouait depuis longtemps. On aimait plus "Attitude 1", "Attitudes 2" que l'on voulait faire plus bruitiste, façon Velvet. Mais John Cale nous a dit : *"J'ai déjà fait ça, je ne vois pas l'intérêt."* Il nous a convaincus de faire "Rebop". Il a même joué un peu de piano et de marimba dessus. Nous sommes restés quatre jours à New York, on a joué au CBGB *(La Mecque des clubs punks de l'époque, ndr)*. On est allé aussi au Max Kansas City, même si c'était un peu fini en 1976. D'un seul coup, tu touches juste à tous les trucs dont tu rêvais à Lyon encore un an avant. Et puis à la fin du séjour, on a un coup de fil de Paris qui nous dit : *"Vous rentrez, car vous faites la première partie de Patti Smith à Pantin !"* Au final, "Rebop" a eu des bonnes chroniques dans le *NME*, on avait même été élu *"single de l'année que les gens avaient raté"* ! En tournée on arrivait à faire 200 personnes par soir avec juste un 45 tours.

Pourtant après le succès de "Rebop", vous prenez tout le monde à rebrousse-poil en virant disco…

La mère d'Erik était suédoise et on a été y passer un mois à l'été 76. C'est là que l'on a découvert la disco. On sortait dans un club qui s'appelait Big Brother qui passait Melba Moore, James Brown, Bohannon. Par contre Marie détestait, elle trouvait que c'était de la musique totalitaire. Mais avec Erik, on a craqué et on écoutait tout en parallèle, comme The Clash qui écoutait de la disco et du funk, ou David Byrne de Talking Heads qui ne jurait que par Bohannon. La disco était une musique nouvelle avec cette grosse caisse continue, c'était révolutionnaire. On a donc commencé à radicaliser les rythmiques, avec de moins en moins de notes et d'accords. Nous voulions minimaliser les morceaux sous influence des Residents et de la disco. Sur scène, on commençait aussi à discoïser les morceaux, ce qui nous valait un peu de rejet.

Vous retournez donc à New York pour enregistrer ce qui aurait dû être le premier album de Marie et les Garçons, mais qui sera en fait *Divorce*, celui de Garçons.

On répétait à Lyon dans un endroit où il y avait un jukebox avec les premiers Donna Summer. On écoutait à la fois The Modern Lovers et Patrick Juvet "I Love America". C'était aussi une manière d'enfoncer encore plus le clou anti-rock'n'roll. On a donc dit à Esteban : *"On va faire un album disco !"* Comme il avait les mêmes goûts que nous, il nous a répondu : *"OK, on part à New York."* On a répété chez Bob Blank, immense producteur de l'époque, mais quand il nous entend, il nous dit : *"Mais c'est du rock, ce n'est pas de la disco."* On était hyper déçu. C'est vrai que ce n'était pas composé comme du gospel ou de la soul. Et c'est là que ça a clashé avec Marie. On a prétexté qu'elle n'arrivait pas à jouer pour la virer. Mais ça se passait déjà mal à Lyon, donc on a été un peu minable de l'emmener, pour lui dire là-bas qu'on ne pouvait pas faire cet album avec elle. Mais dans les groupes, il y a un moment où tu ne peux plus te supporter et on a donc utilisé ce problème technique. Notre idée était de faire un album concept avec des morceaux discoïdes surproduits, comme ceux de Salsoul par exemple, mélangés avec des titres minimalistes d'une minute et on terminait par une version électronique de "Rebop". On a enregistré tout ça pendant un mois dans une sorte d'euphorie incroyable. Je crois qu'Esteban n'a jamais payé le studio, il a acheté un manteau de vison à sa gonzesse qui se trouvait être Anna Wintour, la future directrice de *Vogue US*. On est allé au Studio 54 pour le jour de l'an 1978 en limousine. Bon, c'était notre argent que l'on claquait, ce que l'on ne savait pas à l'époque. *(rires)* On avait touché une avance assez énorme. On était complètement naïf. Quand tu reçois un million de francs en cash tu es content, sauf qu'Esteban avait gardé le reste, pas loin de 15 millions. Ce qui était énorme pour l'époque.

Le retour à Paris est plus délicat

Quand on est rentré en France, Phonogram, qui nous avait signés, a voulu surfer sur la vague disco en se disant qu'ils pouvaient faire de l'argent avec nous. Donc, ils ont viré les morceaux minimalistes pour ne garder que les cinq morceaux discos. Tout le monde a alors cru que je voulais faire de la variété, alors qu'on avait prévu un second album plus expérimental. On n'a jamais reproché à Blondie d'avoir fait "Heart Of Glass", mais nous, on s'en est pris plein la gueule. J'étais devenu un paria, un mec qui voulait devenir Patrick Juvet à la place de Patrick Juvet. Ce qui était faux, car je ne pouvais pas supporter le système de la variété française. Et puis quand j'ai déclaré aux autres que j'avais un mec, ça a un peu entraîné une forme de rejet. Pourtant, c'était clairement dit dans nos textes. On avait un public gay plus âgé qui avait capté tout ça. On s'est retrouvé face à face avec Erik et ça a clashé. Mais *Divorce* a marché à l'étranger, on en a vendu pas mal au Japon par exemple. Et il a encore une résonance aujourd'hui, plein de jeunes DJ's pensent même que c'est un disque majeur. Quand il est ressorti en 1997 sur le label Other avec des remixes, les Anglais ont dit que c'était les Happy Mondays avant l'heure. Mais Erik, lui, l'a complètement renié, il ne veut même pas en parler.

La suite le mois prochain…

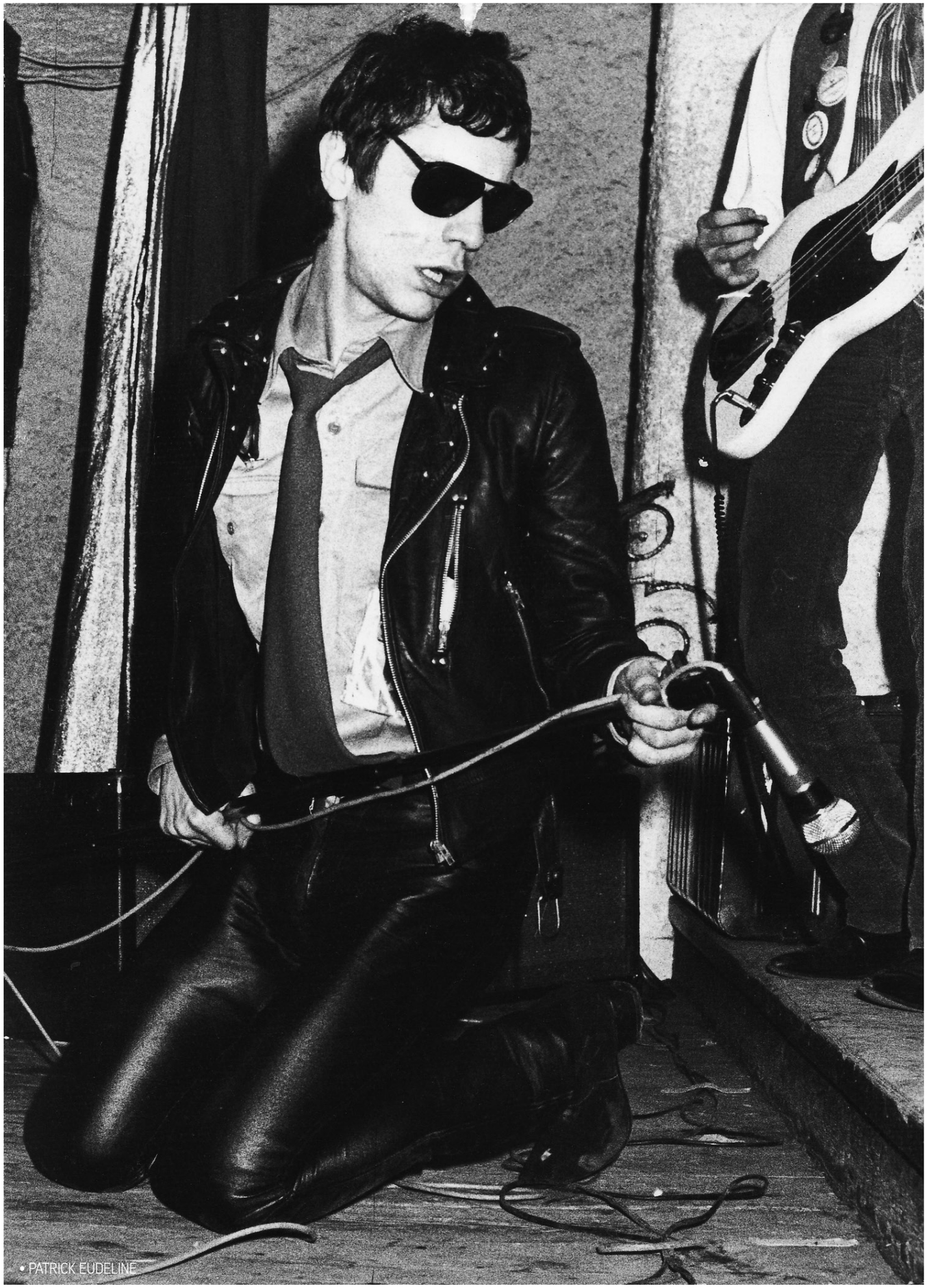
SOUNDCLOUD.COM/PATRICK-VIDAL

Les Punks, The French Connection

© SKYDOG

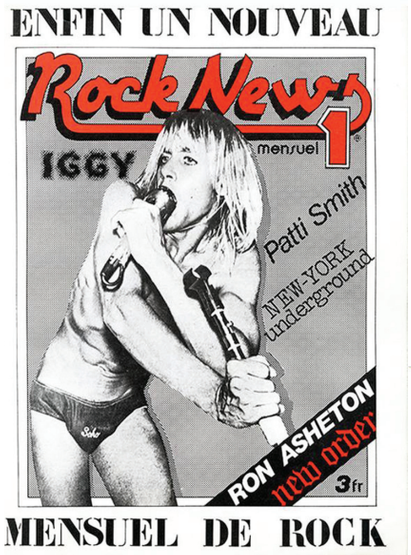
C'est une forme de consécration. Le prestigieux label Soul Jazz, spécialisé en rééditions érudites, se penche maintenant, après les États-Unis, l'Angleterre, l'Ohio ou Los Angeles, sur la scène punk française de 1977 à 1980. Plutôt que de copier à la note les modèles anglo-saxons, les Metal Urbain, Marie et les Garçons, Asphalt Jungle ou Angel Face essayaient alors d'inventer leur propre histoire.
De belles images à regarder en écoutant la compilation.

THE FIRST WAVE OF FRENCH PUNK 1977-1980 : LES PUNKS, THE FRENCH CONNECTION (SOUL JAZZ/PIAS)



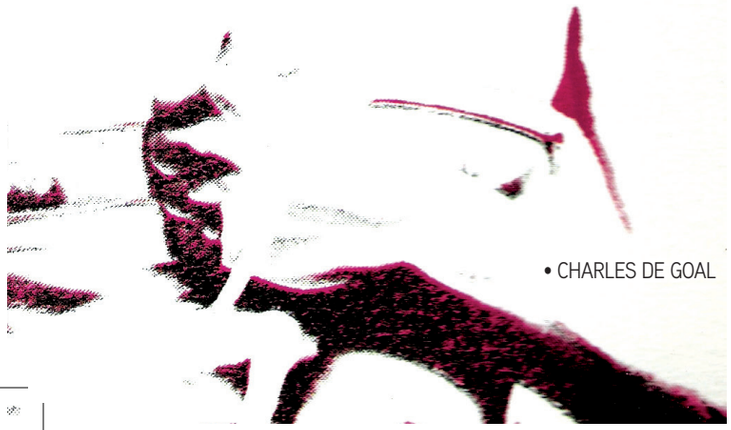
• PATRICK EUDELINE

• MARC ZERMATI

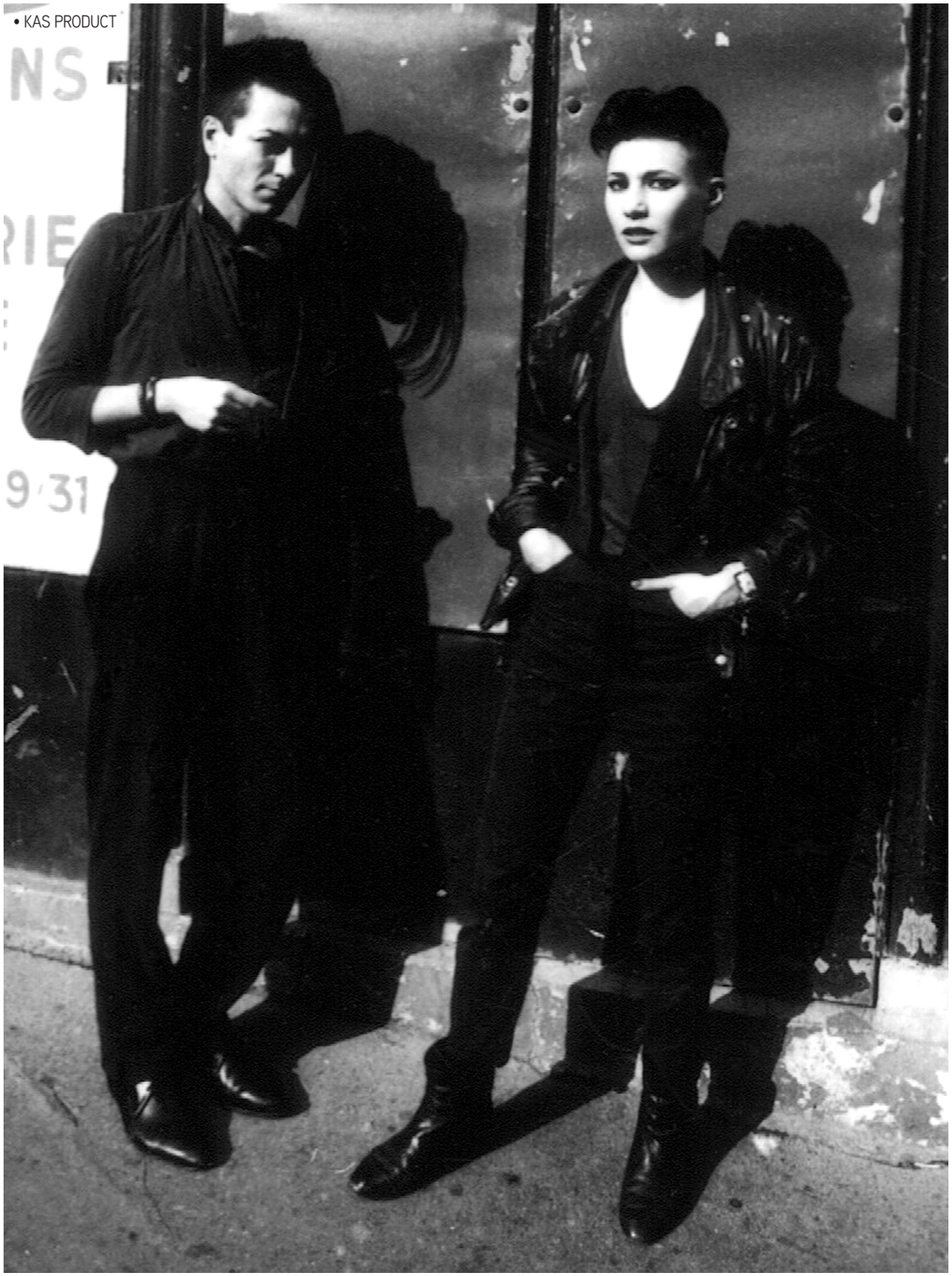


• MARIE ET LES GARÇONS, LIVE AU CBGB, 1979

• LES $HERIFF



• CHARLES DE GOAL


• KAS PRODUCT
NS
RIE
9·31